

## **TEXTE COMMENTAIRE**

Il s'appelait Henri Armand. Il avait élevé, seul, un enfant, un grand garçon qui, à vingt-quatre ans, poursuivait des études dentaires. Mme Armand était morte écrasée par un autobus anglais alors qu'elle traversait une rue de Londres, les bras tendus vers son aimé, et qu'elle regardait du mauvais côté. Il ne disait jamais Angleterre mais perfide Albion. D'un air sombre et douloureux qui interdisait que l'on fredonne la moindre chanson des Beatles ou des Stones en sa présence. Il portait de larges shorts coloniaux à soufflets, des chemises en lin blanc, une pipe qu'il appelait "ma bouffarde", un chapeau tyrolien, des chaussettes en laine épaisse et des chaussures de marche avec oeilletons et lacets écossais. Il marchait beaucoup, d'un pas élastique et sûr, le pas d'un homme habitué à dominer le monde.

C'est ce pas-là qui avait séduit ma mère. La première fois qu'il avait gravi les marches en bois du chalet, pendant que Tonton ronflait dans son fauteuil-crapaud et que ma mère se limait les ongles en se demandant si elle mettrait du vernis incolore ou carmin, elle avait levé la tête et m'avait dit émerveillée: "Tu entends ce pas? C'est le pas d'un homme qui domine le monde. – Moi, je mettrais plutôt de l'incolore, je lui avais dit, l'autre ça fait dame. – Entends ce pas, entends ce pas, mais...il vient chez nous! Vite, range tout." Elle avait escamoté sa lime et caché ses ongles derrière son dos.

Henri Armand dominait le monde. Henri Armand avait un "gros job". Henri Armand était notre nouveau voisin qui s'en venait présenter ses hommages. Il jeta un coup d'oeil étonné à Tonton ronflant dans le fauteuil-crapaud. Elle lui fit un signe de gamine joyeuse et l'entraîna sur le balcon en lui murmurant : c'est un vieux cousin, j'ai peine pour lui, mais vous savez, la famille... Il sourit, miséricordieux, et ajouta que la famille, c'était la famille, n'est-ce pas? Elle frétillait, proposait un café, il ne voulait pas la déranger, il ne faisait que passer, mais non mais non, un Nescafé, c'est vite fait. Puisque vous insistez...mais je n'étais pas venu pour ça. Quel est votre nom déjà? Je ne l'ai pas saisi. Armand, Henri Armand... Des entreprises Armand? Demandait ma mère, ébahie. Là, à Tara, au pied des Alpes, on lui envoyait son Prince Charmant. Sans alliance au doigt. C'est la première chose qu'elle avait vérifiée avant de lui offrir un café.

Nous, les frères et soeurs, on assistait à leur rencontre, catastrophés. Le pire se produisait, là, sous nos yeux : l'entrée en scène de Gos Job.

Katherine Pancol  
*J'étais là avant*

## **COMMENTAIRE DE TEXTE**

Le texte sujet de notre commentaire est un extrait du roman de Katherine Pancol, "*J'étais là avant*", dans lequel l'auteur nous décrit Henri Armand, le personnage central du texte, et sa rencontre avec la mère de la narratrice. L'originalité de ce texte narratif réside dans le traitement de l'humour, la façon dont l'auteur, par le biais d'une écriture originale et vivante, parvient à créer une atmosphère burlesque et animée.

Nous verrons d'une part comment l'humour est avant tout le trait qui constitue l'originalité de ce récit. D'autre part, dans une seconde partie, nous traiterons les procédés formels qui contribuent à donner à l'écriture de l'auteur un aspect vivant et imagé.

Ce texte, dont la lecture constitue un réel plaisir, peut se découper en trois parties : le premier paragraphe est consacré à la description d'Henri Armand et son histoire; le deuxième paragraphe annonce l'arrivée du personnage dans la vie de la narratrice et enfin, la troisième partie, la rencontre d'Henri Armand et de la mère de la narratrice.

Tout au long du texte, empreint d'ironie, l'auteur va nous plonger dans une atmosphère burlesque et comique. Déjà dans le premier paragraphe, consacré à la description et l'histoire du personnage central, Henri Armand, celui-ci est victime d'un destin ironique, puisque "Mme Armand était morte écrasée par un autobus anglais", car "elle regardait du mauvais côté", ce qui réduisait considérablement ses chances d'en échapper. Par ailleurs, il élève seul un grand garçon de vingt-quatre ans qui poursuit toujours ses études. La mise en apposition du mot "enfant" suivi de son âge (vingt-quatre ans) produit également un effet comique.

La description d'Henri Armand apparaît également en tous points grotesque; le personnage est décrit dans un accoutrement burlesque, portant "de larges shorts coloniaux, un chapeau tyrolien, des chaussettes...". Sa description psychologique présente un individu despote en opposition avec son aspect physique enfantin : "il interdisait que l'on fredonne la moindre chanson...","un homme habitué à dominer le monde". Tous ces éléments contribuent à mettre en place une atmosphère de raillerie tout le long du texte. En effet, l'image ridicule du personnage en opposition avec sa personnalité dominatrice, "qui marchait beaucoup, d'un pas sûr" donne au texte un ton des plus humoristiques.

À cela s'ajoute le comique de situation. Dans le premier paragraphe, se référant à la mort de la femme d'Henri Armand, "les bras tendus vers son aimé", "morte écrasée" (terme plutôt utilisé pour les animaux) au lieu de "renversée" par exemple, nous faisant voir une image de dessin animé ou de

bande dessinée, écrasée telle un tapis. Comique de situation de même dans le second paragraphe qui annonce la rencontre d'Henri Armand et de la mère de la narratrice.

Avant même d'en avoir une image visuelle, elle "est séduite" par l'aspect auditif: "entends ce pas..." qui dénote pour elle une personnalité dominatrice. Alors que ses pas résonnent dans l'escalier, tous les habitants du chalet sont occupés à des tâches triviales, ce qui accentue le comique de situation; en effet, "Tonton ronflait dans son fauteuil-crapaud, ma mère se limait les ongles en se demandant si elle mettrait du vernis incolore ou carmin".

Le décalage dans les réponses constitue un nouvel élément comique: "c'est le pas d'un homme qui domine le monde. – Moi je mettrais plutôt de l'incolore".

D'une façon humoristique, nous observons que la narratrice considère son petit univers envahi par cet homme, Henri Armand, qui entre dans sa vie familiale. Cette quantité de "il": "il s'appelait, il avait élevé, il ne disait jamais, il partait, il marchait..." ainsi que la répétition de son nom "Henri Armand" une fois qu'il est entré sur scène montrent une sorte d'écrasement, d'étouffement. La rencontre entre Henri Armand et la mère de la narratrice, dans le deuxième et le troisième paragraphe, est un bombardement de "il" (Henri Armand) et de "elle" (la mère), comme un coup de foudre.

La narratrice se sent étouffée, envahie par l'omniprésence de cet homme. Nous percevons cette gêne qu'il produit sur la fille et sur ses sœurs et frères, étant tous "catastrophés". Mais tout ceci ne sombre pas dans le tragique, le tout étant empreint d'humour.

La structure de ce texte, son aspect formel est un élément original également, qui doit être par ailleurs analysé. Nous survolerons les différents types de discours, le registre de langue, les champs lexicaux les plus représentatifs, ainsi que les temps verbaux employés.

L'auteur intègre dans son récit le discours des différents personnages de différentes manières. À certains moments, il reproduit directement le discours tel qu'il a été énoncé en employant des guillemets: "Tu entends ce pas? C'est le pas d'un homme qui domine le monde." Pour d'autres passages, il emploie le discours direct sans guillemets: "Elle l'entraîna sur le balcon en lui murmurant: c'est un vieux cousin, j'ai peine pour lui." Dans cet exemple, l'auteur conserve cependant les deux points qui annoncent une explication.

Nous trouvons également une illustration du discours indirect quand "il ajouta que la famille, c'était la famille, n'est-ce pas?"

Et enfin, nous trouverons une représentation de la troisième forme de citation, le style indirect libre, dans la phrase “Elle frétilait, proposait un café, il ne voulait pas la déranger”.

L’auteur va mêler les différents procédés et rapporter la voix des personnages de façon variée, rendant le récit varié et drôle. Passant par exemple tout à coup du style indirect ou indirect libre au style direct : “il ne voulait pas la déranger, mais non, mais non, un Nescafé, c’est vite fait.” Le dialogue est narrativisé et s’intègre totalement dans le récit, il est retranscrit sans tirets et sans aller à la ligne : “c’est vite fait. Puisque vous insistez....Quel est votre nom déjà?”.

En ce qui concerne le registre de langue, nous observons un registre courant, qui a un parallélisme avec la situation qui elle-même est courante : une famille passant une journée tranquille et banale dans son chalet, avec Tonton qui “ronflait”, “ma mère se limait les ongles...”. L’originalité du texte réside, comme nous l’avons nommé précédemment, dans la façon humoristique de raconter les faits.

De même, les champs lexicaux les plus représentatifs de cet extrait font également référence à une situation familiale. Citons par exemple le champ lexical de la famille : “un enfant, ma mère, Tonton, un cousin, la famille, les frères, les soeurs” que nous trouvons tout au long du texte. Également le champ lexical des vêtements et ornements : “larges shorts coloniaux, chemises en lin blanc, chapeau tyrolien, chaussettes en laine épaisse, chaussures de marche, vernis incolore ou carmin”.

Nous nous trouvons face à un tableau de famille, à l’histoire de la narratrice et de sa famille, le thème de l’extrait étant l’entrée en scène d’Henri Armand au sein de cette famille.

En tant que texte narratif, son objectif est de raconter un événement, ici “l’entrée en scène de Gros Job”, situant son déroulement dans un cadre spacio-temporel.

En ce qui concerne l’espace, dans cet extrait les personnages se trouvent dans un chalet à la montagne, en contraste avec Londres, l’autre lieu nommé lors de la présentation du personnage central.

Quant aux temps verbaux que nous trouvons dans le texte, nous observons que l’imparfait est utilisé de manière préférentielle tout le long du texte, puisque c’est le temps de la description et de l’explication par excellence. Nous trouvons une multitude d’imparfaits (24 verbes), la plupart d’entre eux faisant référence à Henri Armand; en effet “il s’appelait, il interdisait, il marchait...”. Ces imparfaits sont également accompagnés de plus-que-parfaits (10) qui se réfèrent de même à lui et qui sont employés au moment de décrire ses actions antérieures: “il avait élevé, il avait gravi...”

Bien qu'il s'agisse d'un texte narratif, nous trouvons peu de passés simples (5), étant donné que l'extrait en lui-même a peu d'action; comme nous l'avons déjà dit, il s'agit principalement de la description du personnage et de son entrée en scène.

En outre, dans le leitmotiv "homme habitué à dominer le monde", nous pouvons relever une progression dans les temps utilisés, dans le deuxième paragraphe au style direct, la phrase est au présent et enfin dans le troisième paragraphe, elle apparaît à l'imparfait : "Henri Armand dominait le monde", comme un aspect résultatif.

À travers une petite étude de cet extrait du roman "J'étais là avant", de Katherine Pancol, qui nous a offert un réel plaisir, nous supposons avoir prouvé la présence d'humour que nous annonçons au début de notre commentaire. Humour que nous avons donc trouvé dans cette atmosphère burlesque et animée, non seulement dû à la situation des personnages, mais aussi et surtout à la façon dont est racontée l'histoire par la narratrice.

Cet extrait, qui nous montre comment son personnage central durant ces lignes entre dans la vie de la narratrice qui en est fortement inquiète, est une représentation de ce que l'auteur, Katherine Pancol, sait très bien raconter : l'intimité, les soucis et les joies d'une génération de femmes dont fait partie ici la narratrice.

## **TRADUCTION**

Enfrente de la habitación en que escribo estas líneas hay un casucho de miserable aspecto. Este casucho tiene tres pisos. El primero se adivina por tres angostísimas ventanas abiertas a la calle. Nunca he podido conocer los seres que viven en él. El segundo tiene un dismantelado balcón que se extiende por todo el ancho de la fachada. El tercero le componen dos buhardillones independientes entre sí. En el de mi derecha vive, digo mal, vivía hace pocos días, un matrimonio, joven aún, con algunos hijos de corta edad (...)

En la otra buhardilla habita, solo, un marinero, sesentón, de complexión hercúlea, y un tanto encorvado por los años y las borrascas del mar. Usa un gorro colordo en la cabeza(...). Tiene las greñas, las patillas y las cejas canas(...). Se llama de nombre tío Miguel, pero responde a todo el mundo por el mote de Tremontorio, corruptela de *promontorio*, mote que le dieron en su juventud por su gigantesca corpulencia y por su vigor para tirar del remo contra corrientes y celliscas. A la edad que cuenta lleva hechas dos campañas *de rey*; es decir, le ha tocado la suerte de servir en barco de guerra dos veces a cuatro años cada una. La última campaña la hizo en la *Ferrolana*, y con esta fragata dio la vuelta al mundo, con el cual viaje acabó de conquistar el prestigio que le iban dando entre sus compañeros sus muchos conocimientos como marinero, su valor, su buen corazón... y sus férreos puños. Se conserva soltero, porque entre su lancha, sus campañas y sus redes, que teje con mucho primor, nunca le quedó un cuarto de hora libre para buscar compañera.

**Jose María de Pereda**  
*La leva*

En face de la pièce où j'écris ces lignes il y a une baraque d'aspect misérable. Cette baraque a trois étages. On devine le premier à trois fenêtres très étroites qui donnent sur la rue. Je n'ai jamais pu connaître les êtres qui y vivent. Le deuxième a un balcon démantelé qui s'étend sur toute la largeur de la façade. Le troisième est composé par deux grandes mansardes indépendantes l'une de l'autre. Dans celle qui est à ma droite vit, ou plutôt vivait, il y a quelques jours un couple, encore jeune, avec des enfants en bas âge (...)

Dans l'autre mansarde habite seul un marin d'environ soixante ans, de constitution herculéenne, et légèrement voûté par les années et les bourrasques de la mer. Il porte un bonnet rouge (...). Sa tignasse, ses favoris et ses sourcils sont blancs (...). Il a pour nom père Michel; mais il répond à tout le monde au surnom de Trémontoire, déformation de *promontoire*, surnom qu'on lui donna dans sa jeunesse à cause de sa gigantesque corpulence et de sa vigueur à tirer sur la rame contre les courants et les bourrasques de neige fondue. À son âge, il a déjà fait deux campagnes "de roi"; C'est-à-dire qu'il lui a échoué de servir sur un navire de guerre deux fois quatre ans. La dernière campagne, il l'a effectuée sur la *Ferrolana*; c'est sur cette frégate qu'il a fait le tour du monde et avec ce dernier voyage, il a achevé de conquérir le prestige que lui avaient acquis parmi ses compagnons ses nombreuses connaissances comme marin, son courage, son bon cœur et ses poings de fer. Il demeure célibataire, car entre sa barque, ses camarades et ses filets, qu'il tisse avec grand soin, il n'a jamais eu un quart d'heure de libre pour chercher une compagne.